

Menschen de Gérard Haller

par Lionel Bourg

Sitaudis.fr

Il est des livres qui désarment.

Qui troublent ou émeuvent au point que le lecteur, en proie à des impressions inexprimables, se prend à répéter les mots qu'il vient de découvrir, cela seul, un mot, un nom, un lambeau de phrase comme issu du néant auquel des dieux mauvais condamnent les uns et les autres, ayant encore un sens là où tout devrait être enfoui sous sa propre poussière, mort, défait, désagrégé, l'espace même, premier, natal en somme, disparaissant en dépit de la beauté de certains paysages sitôt que l'on reconstitue, « dans soi », le meurtre au demeurant imprescriptible du temps.

Menschen est l'un de ces ouvrages.

En rendre compte, le commenter ou le réduire à je ne sais quelle mémoire éventrée, quel destin, terrible, lu dans les cendres qui furent des corps, et plus que des corps, plus que des âmes, la chair même de journées où des amants s'étaient unis sur l'herbe, jardin, pommier, peau bleue, quetsches blondes « et les vers déjà », les grillons, les alouettes, « oui et les fleurs oui / toujours d'accord on dirait offertes / au premier venu et les papillons / peints émus toujours qui allaient / de l'une à l'autre comme ça / repeupler la lumière », et les parents, l'éternité des âges badigeonnés d'innocence, les collines, le village, le lieu des fêtes ou des pluies si mélancoliques, l'automne, en rendre compte et, poudre, ou fragments, grains de sable collés aux paupières du bambin qui s'éveille, le donner à miroiter dans la nuit dont nous sortons à peine serait se rendre probablement complice des fossoyeurs.

On a tué.

On a voulu gommer, éliminer, exterminer toute trace d'existence rétive, d'hommes, de femmes et d'enfants que les maîtres d'un moment, des hommes eux aussi, adorateurs de divinités ou de légendes sacrificielles, firent tout pour abstraire de leur condition. Détruire, massivement assassiner des gens transportés dans des wagons de marchandise, les tondre, les dévêtir et les numéroter exigeant leur transformation en objets quelconques, des chiens, pas même, les

bourreaux aimaient les bêtes, des stocks de cheveux, de dents en or, des guenilles, des lots ou des paquets à enfourner à bonne température, nécessité fit loi, de vils exécuteurs et des théoriciens de la « solution finale » unissant leurs talents pour les dépouiller de leurs titres : ces « choses » anonymes, innommables d'ailleurs, se mêleraient plus facilement à la chaux déversée sur des tombereaux de cadavres.

Dès lors, Gérard Haller les énumère, ces noms.

Ce sont ceux de morts « d'abord défigurés / dedans et dehors / rendus tuables / puis retués / un par un / et en masse / exhommés / exintimés », noms qui demandent à être portés, transmis, qui appellent, réclament d'impossibles secours. « Il faut partir de là », précise Haller. S'accrocher à ces mille syllabes si l'on espère encore. Psalmodier, ressasser la litanie qui semble ne pas devoir se clore, sorte de Kaddish, profane, religieux, ou de promesse que l'on s'obligera désormais à tenir, le souvenir n'étant pas en ce qui les concerne une simple pensée mais l'acte permettant d'envisager peut-être l'avenir.

Au fil des pages, deux parties se complètent. L'une, *Heim*, qui dit des visages, des vies, des enclos de clarté, les proches, des regards, la nudité du désir, s'articule à des « cartons » de type cinématographique, lesquels proposent des citations empruntées à Friedrich Hölderlin. Lisant, scrutant ces images, j'ai songé à celles que W.G. Sebald, d'une manière analogue, distribue dans ses récits. Un même chagrin, une même brume de tristesse et d'affections effilochées y président, qui me sont chères. La seconde, *Menschen*, se charge des noms qu'il faut coûte que coûte sauver afin de préserver « le sentiment d'appartenir à l'espèce », avait écrit Robert Antelme. Gérard Haller insiste :

*les noms les namem
là-bas désâchés
les laisser faire
écho dans nous
revenir trembler*

*c'est peu
c'est le peu qu'il faut
pour recommencer*

puis, sans que l'on parvienne à distinguer la douleur de son double contraire :

*dire les noms
nous aussi aller d'un
à l'autre avec eux*

*et de chaque un vers
chaque autre ainsi
comme un à sauver
chaque fois
comme si c'était lui seul
maintenant le visage
retrouvé de toi*

le livre, dont la syntaxe ne pouvait être neutre, la langue indemne de brûlure, ce livre où les noms encore et encore se succèdent, restant à jamais ouvert sur des points de suspension. Il n'y a poème qu'à ce prix.

Poésie, modulations de l'existence

Jacques Bonnaffé,
Les Lettres Françaises
Publié le 28 novembre 2020

Chronique poésie

Chacun y va de sa phrase, l'une incisive, l'autre ciselée, directe à l'uppercut ou stylisée, c'est la rentrée. Et le gros du bataillon littéraire cultive sa force de vente, à coups de griffe. On ne voit que des romans. L'édition poétique avance à flux détendu trois semaines derrière le lancement officiel, qui suffisent à rappeler son absolu bienfait. Absente au présentoir des meilleures scores de la quinzaine, la fonction sacrée se combine jusqu'à la composition du livre, l'obligeant à d'autres règles formelles. Gérard Haller, Claude Ber, Laurent Albaracin, Jacques

Demarcq, Régis Lefort, Maulpoix, Giovanoni, Edith Azan sont quelques noms dans cette rentrée.

« Modulation » pour dire l'oiseau vif, moteur interne de tout poème en lisière de la littérature. Furtivement étrangère à tout ce qui pense, la modulation chante. Ou change, corrigera l'électronicien : la modulation transforme un signal, c'est sa loi. Pour Merleau Ponty, la poésie est modulation de l'existence, quand le roman s'attache aux événements inter-humains. Jacques Demarcq change et chante, reste sur sa branche mais s'autorise des voyages, fait entrer éléphants crabes ou phacochères dans les vies volatiles de son titre, chez « Nous ». L'édition se fait réédition d'exploits et d'empreintes. Livre constellé, illogique & calligraphique, carnet de voyages, collages, méditations et traductions d'oiseaux. Autre chant autres mœurs. D'où qu'on les prenne, ses oiseaux nous cueillent. La Vie volatile est un achèvement à n'en plus finir des *Zozijs* (2008), à propos desquels Jacques Demarcq dit qu'à la manière d'un alcoolique *il a arrêté*. L'oiseau serait ce qui rend la poésie plus intéressante que de la poésie, pour paraphraser Fillioud. « *Les oiseaux sont une chance à saisir à l'égal de l'amour. Leur prêter attention amplifie la vie.* »

Gérard Haller nous apparaît comme un auteur sensible qui aurait choisi la poésie pour couper court à la sensiblerie. Analyste concentré, recourant aux voix par un seul fil d'écriture faisant chœur. Gérard Haller s'adresse aux hommes comme au ciel. Suppliante est la première voix, coryphée de nos noires inquiétudes. *Le grand unique sentiment* paru en 2019 aux éditions Galilée se grandit d'un geste éditorial sublime et simple avec *Menschen*. On en tourne les pages longtemps après l'avoir lu, faisant chœur à ses appels et ses listes rythmées. Un tel enchantement d'intelligence semblait nous avoir quitté depuis *Histoire(s) du cinéma* de Jean-Luc Godard. Livres dont les vignettes, illustrations et photos ne veulent pas nous abstraire du texte, les sens jouent en circulation, hors rêveries et volutes. On aurait choisi la poésie pour se guérir la sensibilité, qu'on ne voudrait pas d'autre auteur. Sujet unissant « Heim » le natal, la patrie du poète, avec l'horreur de l'Extermination. *Menschen* est prière ou prolongement des morts *il faut partir de cet appel/ chaque fois qui vient/ avec les morts* tel est l'enjeu, offert au chant et à la scène. Avec cette réécriture d'une première version pour le festival d'Avignon 1987 nous revient Gérard Haller, auteur de *m'bo* (2018) le plus beau poème épique sur la disparition des espèces. On trouvera aussi sur Youtube « *Nous qui nous apparaissent* », lecture de l'auteur dans la série « *Philosopher en temps d'épidémie* ».

L'affaire Panthéon est en passe de se régler. On sait que des bandes adverses s'y frottaient et ce sont les gardiens du lieu qui ont trouvé la solution sous la forme monumentale d'un tombeau pissotière modèle *Alcide Bava* à la mémoire des Vilains Bonshommes. Cela fait défaut à l'actuel bâtiment et pour les restes des deux illustres, leur valeur

générique suffit à les valoriser : *Arthur & Verlaine* gamme créative, accessoires et paletots gays. Un coin buvette, pourrait y être adjoint pour une absinthe verte et naturelle, donnant avec la récupération des urines une façade écologique et néanmoins délinquante au futur projet. Surtout, pas question de léser Charleville, son cimetière, où l'on raconte que Rimbaud reçoit encore une moyenne de deux lettres par mois. Au Panthéon, les graffitis seraient permis, conservés et classés.

Jacques Bonnaffé

Jacques Bonnaffé continue sa série *Menschen* sur son blog « Brut de poésie »...

Voici les liens :

[Gérard Haller Menschen - 1ère partie Heimat \(extrait 1\)](#)

[Gérard Haller Menschen - 1ère partie Heimat \(extrait 2\)](#)

[Gérard Haller Menschen - 1ère partie Heimat \(extrait 3\)](#)